

Élections européennes :
Le RN jubile, mais une poussée
des extrêmes contenue

V. O. T. E.

Camille Saulas
> P. 3

Hôtel Taşkonaklar à
Uçhisar (Cappadoce) :
En dix ans d'existence,
le souci permanent de la
satisfaction des clients > P. 9



Turhan Selçuk :
70 ans d'aventures
dessinées
extraordinaires

Yapı Kredi Kültür Sanat présente
une rétrospective du légendaire
dessinateur Turhan Selçuk, le
père du célèbre héros de bande
dessinée : Abdülcanbaz



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Mehmet Mestçi :
« Nous travaillons au festival Opus
Amadeus avec amour et passion »

Mireille Sadège > P. 10

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 171, Juin 2019

Au Japon, les (très) faibles avancées sur l'émancipation des femmes

La cérémonie d'intronisation de l'empereur Naruhito, le mercredi 1^{er} mai, soulève la question de l'éventuelle accession d'une femme au trône impérial. Elle interroge également sur l'impossible émancipation des femmes face au sexisme prégnant de la société japonaise.

En 1868, la réforme de Meiji, qui fera basculer le Japon dans l'ère moderne, institua paradoxalement un système de succession patrilinéaire au sein de la maison impériale japonaise. À l'exception de quelques accommodements de circonstance, lorsque les empereurs n'avaient aucun descendant, les héritiers du trône qui se succédèrent depuis lors ne furent que des garçons dont les pères étaient eux-mêmes membres de la famille impériale. Aujourd'hui, alors que les sondages estiment à 80 % le nombre de Japonais favorables à l'accession d'une femme au trône, ce système semble s'enliser. La succession au trône de Naruhito, à la suite de l'abdication de son père Akihito, en est l'illustration. Lors de sa cérémonie d'intronisation, aucune femme de la famille impériale n'était présente.

Il faut dire qu'au sein de la maison impériale, ces dernières ont la vie dure. Les filles de la famille impériale s'en voient exclues aussitôt qu'elles se marient en dehors de celle-ci.

(lire la suite page 2)



Attila Dorsay : « Le Festival de Cannes prend le pouls du monde »

Attila Dorsay, écrivain, journaliste et critique de cinéma mondialement connu, revient pour Aujourd'hui la Turquie sur ses souvenirs du Festival de Cannes qu'il a couvert de nombreuses années dès les années 1970.

Quand êtes-vous allé pour la première fois au Festival de Cannes ?

C'était en 1970. J'y suis allé dans le cadre de mon travail au Cumhuriyet que j'avais intégré en 1966. C'était de ma propre initiative de me rendre au Festival de Cannes. J'ai couvert cet événement trois années de suite. Je n'ai pas pu m'y rendre pendant une bonne dizaine d'années, mais dès 1985 j'y suis retourné tous les ans jusqu'à il y a maintenant deux ans.

Quelles ont été vos impressions quand vous vous êtes rendu pour la première fois au Festival de Cannes ?

C'était merveilleux. Il y avait beaucoup moins de journalistes donc on pouvait approcher les acteurs et les réalisateurs à la terrasse de l'hôtel Carlton qui était véritablement le lieu névralgique du festival. J'y ai rencontré par exemple John Houston et Sergio Leone. C'est aussi là où



je me suis entretenu avec le grand réalisateur William Wyler. Il m'a convié à sa table et nous avons discuté. À cette époque, je n'avais ni appareil photo ni dictaphone avec moi. Je prenais donc des notes lors de notre entretien et j'ai réussi à interpeler une personne qui a bien voulu prendre une photo de nous deux ; photo dont je me suis servi à Cumhuriyet. C'est un souvenir extraordinaire, car c'était vraiment un metteur en scène que j'admirais depuis mon enfance notamment grâce à son documentaire *The Memphis Belle, A Story of a Flying For-*

tress, tourné en 1943 lors des bombardements à Londres. Ce fut ma première grande interview.

Quand vous êtes retourné à Cannes en 1985, avez-vous ressenti la même chose ?

Ce n'était pas la même émotion. Ceci s'explique par le fait que je ne suis pas arrivé avec le même bagage. Techniquement, j'étais beaucoup mieux équipé et,

ayant couvert entre temps le Festival de Berlin, j'avais approfondi mes connaissances cinématographiques. J'étais donc prêt, plus mûr et plus sûr de moi.

Par ailleurs, l'ambiance du festival avait changé. Le nouveau Palais avait été construit, et ça a changé pas mal de choses. Le bâtiment était immense et très fonctionnel, mais du coup le cœur du festival s'était déplacé ! L'image et le contenu du festival n'avaient pas été bouleversés, mais ce changement physique impliquait des modifications dans notre façon de travailler.

Néanmoins, la direction du festival a toujours été en de très bonnes mains et c'est pour cette raison que c'est devenu le festival incontournable ! J'estime d'ailleurs que Cannes c'est le festival du monde. Bien sûr, il y a les Oscars, mais c'est une tout autre mentalité, même si c'est aussi merveilleux !

(lire la suite page 4)



Eren M. Paykal

Le syndrome d'Istanbul

Ce mois-ci, nous irons dans un pays lointain, mais en même temps très proche de la Turquie, un pays avec une population dont une importante partie est issue de communautés provenant d'Europe et du Moyen-Orient.

> P.5



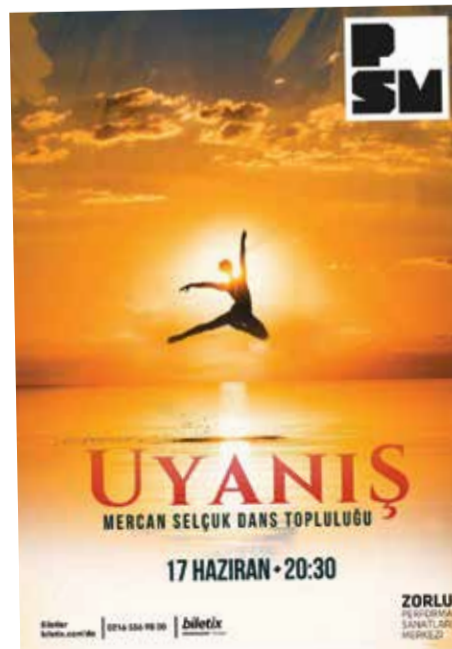
**Le Prix littéraire NDS 2019
est décerné à l'écrivain
Ömer F. Oyal**

> P.11

Retour sur...

Camille Saulas, Festival de Cannes : paillettes, militantisme et polémiques, P. 4

Arthur Didier Deren, Après la démission de Theresa May, quel espace pour les courants « anti-Brexit » ?, P. 2





Dr. Olivier Buirette

Alors que nous nous approchons des échéances électorales pour le renouvellement des 751 députés représentant 380 millions d'électeurs européens et donc d'une élection importante qui fête ses 40 ans puisque c'est en 1979 que la première consultation européenne a eu lieu, alors que le débat autour de ces élections prend une fois encore une dimension non pas européenne, mais une dimension nationale, voilà que les 13 « jeunes entrants » des années 2000 ont organisé au début du mois de mai, à Varsovie, un sommet afin de réaffirmer leur vision un peu plus de dix ans après leur intégration dans l'Union européenne (EU) et surtout d'avancer des idées pour une éventuelle relance européenne.

Autour du Premier ministre polonais Mateusz Morawiecki ce sont donc réunis les États suivants : Chypre, Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Malte, Pologne, République Tchèque, Slovaquie et Slovénie (intégrés en 2004), Bulgarie et Roumanie (admis en 2007) ainsi que la Croatie (2013).

L'objectif de cette réunion était de parler d'une seule voix lors des prochaines réunions du Conseil européen autour des axes suivants, à savoir :

- Mettre un terme aux barrières entre anciens pays dans l'UE concernant les services, soit dans les domaines des transports, de la construction, de la logistique ou de l'informatique.

Mai 2019 : Le sommet de Varsovie ou l'autre Europe ?

- Avoir une position commune contre le déficit créé par la TVA non perçue par l'UE, soit près de 150 milliards d'Euros par an.
- Lutter contre les paradis fiscaux, particulièrement ceux qui sont au sein de l'UE
- Le souhait d'une uniformisation des prix, notamment des produits occidentaux, dans l'ensemble de l'UE.

On retiendra donc une intention tout à fait louable de la part de ces pays, mais cette image reste en ce mois de mai 2019 en demie teinte et à temporiser pour deux raisons.

En premier lieu, car l'enthousiasme des vagues d'adhésions à l'Est de 2004 et 2007 a été largement brisé par la grande crise économique de 2008 qui a énormément déçu, au sein des opinions publiques de ces pays comprenant alors que l'entrée dans l'UE n'était pas synonyme d'une prospérité immédiate et que la période de transition serait sans doute longue et difficile. En second lieu, il y a ce qu'il faut bien appeler à présent les conséquences du début de la grande crise de mutation de l'UE, commencée en 2005 avec le coup d'arrêt du double vote négatif (franco-néerlandais) au Traité constitutionnel qui devait encore renforcer la construction d'une structure au minimum confédérale (après la fin des frontières et la monnaie unique). Ce coup d'arrêt, et ce malgré les



tentatives d'adaptations avec le Traité de Lisbonne (décembre 2007) appelé aussi « mini traité européen », a finalement généré à l'Est, avec les problèmes économiques, une vague importante d'euro-scepticisme. Les pays les plus représentatifs de cette autre Europe sont justement parmi les plus importants de ce sommet de Varsovie, à savoir la Pologne avec au pouvoir le parti eurosceptique Droit et Justice de retour au pouvoir depuis 2015, mais aussi la Hongrie d'un Viktor Orban au pouvoir depuis 2010 et dont l'autoritarisme pose de plus en plus de problèmes - la suspension, en mars dernier, de son parti, le FIDESZ, du groupe des Partis populaires européens en vue des élections de mai étant tout à fait significatif de l'ambiance actuelle.

Il ne faut donc pas oublier ce contexte pour évaluer l'importance de ce sommet de Varsovie dont on peut se demander s'il ne symbolise pas une fracture naissante dans l'Union entre les anciens membres fondateurs — surtout la France et l'Allemagne — et les nouveaux, définissant une autre Europe qui en profite ici pour rappeler l'Ouest à une nécessité de retrouver un esprit plus unitaire ?

Même si cela semble paradoxale, n'avons-nous pas été témoin à Varsovie d'une sorte d'ultime avertissement alors qu'aucune relance européenne n'est à l'ordre du jour si ce n'est les



bonnes intentions développées par le Président français Emmanuel Macron, mais qui reste bien seul dans sa zone géographique entre une Italie désormais gouvernée par des populistes eurosceptiques et une Allemagne qui ne bougera plus avant la succession de la chancelière Angela Merkel dont l'issue reste bien incertaine à l'heure actuelle.

Enfin, on ajoutera l'ensemble des différentes crises que l'UE a dû affronter depuis dix ans : crise ukrainienne, crise de l'euro, crise bancaire, crise grecque, crise migratoire puis crise du BREXIT, et celles à venir qui déferlent sur une Union de plus en plus fragilisée. À ce titre n'allons-nous pas, après mai 2019, vers une crise politique cette fois-ci doublée d'une crise institutionnelle européenne avec l'élection du nouveau président de la Commission ?

Il ne nous reste plus à présent qu'à analyser les résultats des élections européennes afin de savoir quelle photographie de l'opinion publique vis-à-vis de l'Europe nous allons avoir. Il est fort à craindre qu'elle soit fortement teintée par l'euro-scepticisme (à titre d'exemple, les européennes de 2014 en France engendrèrent une nette victoire du Front National). Ceci ne veut pas nécessairement dire que ça sera la fin de l'UE pour autant, mais peut être le début d'une nouvelle orientation dans l'évolution future de notre continent ?

Au Japon, les (très) faibles avancées sur l'émancipation des femmes

(Suite de la page 1)

Quant aux femmes qui intègrent la maison impériale par le mariage, elles s'y retrouvent confrontées à un mode de vie oppressant, voire écrasant. Les cas de dépression de l'impératrice Michiko et de la princesse Masako illustrent la perte totale de liberté pour les femmes du palais. Au regard du statut dégradant qu'il leur est attribué, l'absence de femme de la famille impériale à la cérémonie d'intro-nisation de Naruhito n'est pas étonnante. Seule Satsuki Katayama, la ministre chargée de l'égalité femmes-hommes et unique femme du gouvernement, était présente. Une apparition symbolique qui souligne la difficulté qu'éprouve la société japonaise à progresser en matière d'égalité homme-femme.

Pourtant, des mesures ont été prises, au cours des trente dernières années, pour tenter de corriger les inégalités auxquelles les femmes se retrouvent confrontées dans l'accès au marché du travail et aux postes politiques.

En 1985, une loi sur l'égalité des chances entre les hommes et les femmes en matière d'emploi est en effet votée. Elle vise à supprimer les différences entre les deux sexes dans l'insertion et la réinsertion sur le marché du travail. La même année, la loi sur les standards du travail est modifiée. Certaines mesures protectrices de la femme sont alors supprimées, dans l'objectif de rompre avec le statut

de « sexe faible » nécessitant une protection particulière. Enfin, en 1999, une loi-cadre sur une société de participation conjointe des hommes et des femmes est votée, espérant responsabiliser les hommes dans le foyer, et les femmes dans la vie professionnelle.

Il ne s'agit donc pas seulement de faciliter l'intégration des femmes sur le marché du travail, mais également de bousculer les mœurs établies, en incitant l'homme à changer ses habitudes. Toutefois, ces mesures semblent avant tout symboliques, tant leur application concrète paraît limitée. Aujourd'hui, par rapport aux trente dernières années, la part des femmes dans les entreprises a certes augmenté, mais c'est avant tout dû à un manque de main-d'œuvre causé par le vieillissement rapide de la population japonaise. Selon le Nikkei Asian Review, 51,3 % des femmes avaient un emploi en 2018. C'est 870 000 femmes de plus qu'en 2017, mais le chiffre demeure faible. Cette même étude montre d'ailleurs que le taux d'emploi continue de chuter drastiquement au niveau de la trentaine, lorsque les femmes quittent leur emploi pour s'occuper de leurs enfants.

Dans le milieu du travail, la maternité est un sujet d'angoisse pour les femmes. Au point qu'un terme, le « matahara », est utilisé pour désigner le « harcèlement maternel » auquel ces dernières sont confrontées en entreprise. Un cinquième voire un quart des futures ou jeunes

mamans en seraient victime au Japon, encore en 2018. Concrètement, cela se manifeste par des femmes qui annoncent leur grossesse le plus tard possible à leur employeur, ou même d'autres qui abandonnent l'idée de tomber enceinte pour garder leur emploi.

Le sexisme demeure donc prégnant au sein de la société japonaise. De récents scandales sont venus illustrer cela. Ainsi, le célèbre quotidien japonais Yomiuri Shimbun révélait en juillet 2018 les dessous d'un système via lequel l'université de médecine de Tokyo a, depuis 2010, volontairement baissé la note des tests d'entrée des filles candidates, dans le seul but de maintenir un quota maximum de 30 % d'étudiantes.

Le Premier ministre Shinzo Abe, dont un proche est d'ailleurs accusé de viol

dans l'affaire Shiori Ito, avait affirmé en 2016 : « *il faut redonner la place aux femmes au travail, il faut qu'elles brillent* ». Jusqu'ici, son action semble s'être limitée à la parole. Toutefois, la Chambre des Représentants a adopté le 16 mai 2019 une loi sur la parité politique. Une mesure qui s'avérait nécessaire, alors que le parlement japonais est actuellement composé de 47 femmes, sur un total de 465 députés (soit environ 10 % de députées).

Quoi qu'il en soit, il reste un grand écart entre l'impact des mesures prises et l'ambition affichée. La faute à un système de reproduction des inégalités dont les Japonais ont du mal à s'extirper. Si la maison impériale semble être l'illustration parfaite de la perpétuation d'une tradition sexiste, elle pourrait prochainement être le lieu d'un débat déterminant au sujet de la place des femmes dans la société. En effet, le nouvel empereur Naruhito et sa femme l'impératrice Masako n'ont eu qu'une fille. La perspective d'un tel débat semble alors inévitable.

Il y a donc des raisons de rester optimiste. Selon Mari Miura, professeure de sciences politiques à la faculté de droit de l'université Sophia, à Tokyo, interrogée par Le Monde, « *les femmes sont la clef de l'avenir du Japon. Elles représentent le seul espoir pour parler d'égalité et faire avancer la société* ».

* Arthur Didier Deren



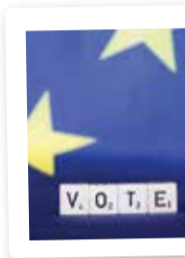
Élections européennes : Le RN jubile, mais une poussée des extrêmes contenue

Du 23 au 26 mai, les Européens étaient appelés aux urnes pour renouveler leurs eurodéputés. 47 millions de Français se sont quant à eux rendus dans les bureaux de vote de l'Hexagone le 26 mai après plusieurs semaines d'un débat sans fond et éclipsé par les enjeux nationaux.

34 listes, 74 sièges – 79 quand le Brexit sera effectif – sur 751 au Parlement européen, un débat atone et sans fond, mais aussi une campagne qui, pourtant cruciale pour l'UE et son avenir, n'a jamais décollé tout en tournant autour de sujets purement nationaux. Pire, la campagne s'est enfoncée dans une confrontation binaire entre « nationalistes » et « progressistes », entre « eurosceptiques » et « europhiles », avec un Rassemblement National (RN) et une République En Marche ! (LRM) pressés d'en découdre, de revivre un second tour de la présidentielle de 2017 et d'éclipser les 32 autres listes. Le choix était loin d'être binaire, mais, coincés dans le piège d'un vote « utile » – dramatisé par LRM – ou d'un scrutin en forme de référendum national – « contre » Macron, comme le martelaient si bien les affiches de Jordan Bardella et de son acolyte Marine Le Pen –, nous venons tristement d'assister à une percée inquiétante de l'extrême droite en France.

On pensait que ces élections n'enthousiasmeraient personne. Pourtant, force est de constater que le taux de participation est plus élevé qu'à l'accoutumée : 50,12 % (42,43 % en 2014). Néanmoins, le taux d'abstention reste important et il semble que dans l'isolement certains enjeux cruciaux aient été relégués en seconde place – si ce n'est l'écologie – au profit du pouvoir d'achat, de l'immigration – sans réelle européanisation de ces deux questions – et d'une image fantasmée de

« grandeur » de la France. Ironiquement, c'est ainsi que cette « grandeur » s'est vue sérieusement mise à mal, le RN étant aujourd'hui le premier parti de France (23,31 %), tandis que la liste Renaissance (LRM) conduite par Mme Loiseau – dont la piètre campagne a été émaillée par de nombreuses polémiques – est reléguée en seconde position (22,41 %). La stratégie de rempart de LRM et du RN aura eu raison des autres partis. Empêchant l'émergence d'une troisième liste, on retrouve, loin derrière, Europe Ecologie-Les Verts (EELV) de Yannick Jadot (13,47 %) qui, sans dépasser son score de 2009 (16 %), effectue une véritable percée et surpasse sans difficulté Les Républicains (LR), menés par Xavier Bellamy, qui essuient un recul historique ayant échoué à consolider leur base électorale (8,48 %). Du côté de la gauche morcelée, l'éparpillement aura eu raison de La France Insoumise (LFI) qui n'égale en rien son score à la dernière présidentielle (6,31 %), tandis que du côté du PS-Place publique (6,19 %), mené par Raphaël Glucksmann et soutenu à bout de bras par les ténors socialistes, c'est un « ouf » de soulagement malgré une défaite historique alors que certaines estimations pointaient le risque qu'aucun de ses représentants ne siège à Bruxelles.



Sur la scène européenne, les résultats sont en demi-teinte. Pour la première fois en vingt ans, les conservateurs (Parti populaire européen, PPE) et les sociaux-démocrates (S&D) perdent leur majorité au sein de l'hémicycle, mais restent les deux principaux partis du parlement (179 et 153 sièges respectivement). Quant aux libéraux de l'ADLE, ils arrivent en quatrième position (105 sièges). Si l'on doit vraiment se réjouir, c'est en observant les scores des Verts qui, en Allemagne et en Finlande, arrivent en seconde position, et affichent des scores à deux chiffres dans de nombreux pays ; la dynamique semble prendre (69 sièges). Néanmoins, c'est la montée des extrêmes qui est sur toutes les lèvres. Arrivés en troisième position dans plusieurs pays et notamment en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suède et en Autriche, ou en seconde position comme au Danemark, les europhobes d'extrême droite sont largement en tête en Italie et au Royaume-Uni. En revanche, s'ils progressent et deviennent la troisième force du Parlement (115 sièges contre 155 en 2014), la vague a été contenue. Il semble qu'ils auront peu de poids dans la composition du futur Parlement et ne seront pas en mesure de revendiquer des rôles importants en son sein.

Les conséquences de ce scrutin sont encore floues. Certes, en France, c'est le début de la reconquête pour l'opposition et l'installation solide – pour ceux qui en doutaient encore – de l'extrême droite

dans le paysage politique français. Le résultat de ces élections s'avère être un revers sérieux pour certains. Deux ans après la présidentielle, l'arrivée du RN à la tête du scrutin est un sérieux avertissement pour le président français qui espérait lancer l'acte II de son quinquennat et tourner la page de ces derniers mois à un an des municipales de 2020. Sa capacité de réformer sur le plan national est mise à mal, mais c'est aussi une douche froide pour son projet de relance européenne et son souhait de rééquilibrer le rapport de force en Europe.

En Europe justement, le Parlement européen sera plus fragmenté, mais le vrai combat commencera lundi 27 mai alors que les députés des différents pays devront se regrouper selon leurs affinités politiques pour constituer des groupes parlementaires afin, pour certains, de peser sur les décisions et, pour d'autres, de bloquer la machine législative. C'est sur ce point que les ambitions de certains – à commencer par l'extrême droite – pourraient être douchées alors que PPE, ALDE, Verts et sociaux-démocrates devraient s'entendre pour faire barrage aux nationalistes. Puis viendra le temps pour les eurodéputés d'élire à la majorité absolue le président du Parlement et de lancer la joute pour la succession de Jean-Claude Juncker à la tête de la Commission. D'habitude joués d'avance, les choses ne vont pas de soi cette année.

* Camille Saulas



Après la démission de Theresa May, quel espace pour les courants « anti-Brexit » ?

Alors que le feuilleton du Brexit n'en finit plus de se compliquer, comment s'organisent les courants anti-Brexit ? Les contestations nées du résultat du référendum de juin 2016 prennent toutes les formes, allant de coups de buzz éphémères à la création de partis politiques. Toutefois, elles partagent toutes la même détermination de s'opposer à la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne (UE). Le 8 février, Victoria Bateman, professeure à l'université de Cambridge, est invitée sur le plateau de BBC 4 pour

parler du Brexit. En direct, l'économiste enlève soudainement son manteau et se retrouve entièrement nue, arborant sur sa poitrine le slogan qu'elle scandait depuis près de deux ans et demi maintenant : *Brexit leaves Britain naked* (« le Brexit laisse la Grande-Bretagne nue »). L'image fait le buzz et se diffuse aussitôt à la télévision et sur les réseaux sociaux. Le 12 février, elle récidive dans l'émission « Good Morning Britain » sur la chaîne ITV. Dans une interview donnée (nue) au Guardian, elle explique que le divorce avec Bruxelles laisserait le Royaume-Uni « à nu ». Elle défend sa démarche par le fait que le buzz a comme avantage de faire parler, de provoquer les débats et les discussions, aussi bien dans les médias qu'à la maison.

Elle reçoit rapidement le soutien de Rachel Johnson, activiste anti-Brexit et sœur de l'ancien ministre britannique des Affaires étrangères « hard-Brexit » Boris Johnson. Le 14 février, sur Sky News, cette dernière enlève sa veste de-



vant un plateau pris de court. « Je sais combien il est difficile de se faire entendre sur la question du Brexit aujourd'hui. [...] En solidarité avec le professeur Bateman, j'ai décidé de suivre son geste, chaque fois que nous déciderons de parler du Brexit, pour être sûre que l'on fera attention à mon propos », explique-t-elle.

Ces actes entraînent logiquement des réactions partagées, entre leurs partisans, et ceux qui estiment que des sujets aussi sérieux ne peuvent être traités à coup de buzz. Toutefois, l'intervention de Rachel

Johnson est importante lorsqu'elle souligne qu'il est compliqué d'élever sa voix sur la question du Brexit. Il est alors peu surprenant que certains militants anti-Brexit aient recours à des moyens tapageurs pour transmettre leur discours. Victoria Bateman est un exemple parmi d'autres.

Le 10 mars, un groupe pro-européen mettait ainsi en scène un banquet partagé par une dizaine de chiens, déguisés aux couleurs de l'UE. Sur la table, installée devant le Parlement britannique, plusieurs boîtes de conserve sur lesquelles on peut lire « Brexit dog's dinner ». Si l'utilisation de chiens relevait de véritables revendications concernant le sort des vétérinaires et des coûts des soins des animaux de compagnie à l'issue du Brexit, on remarque cette même démarche de sensibilisation du public par la médiatisation d'un événement original et décalé.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

* Arthur Didier Deren



Festival de Cannes : paillettes, militantisme et polémiques...

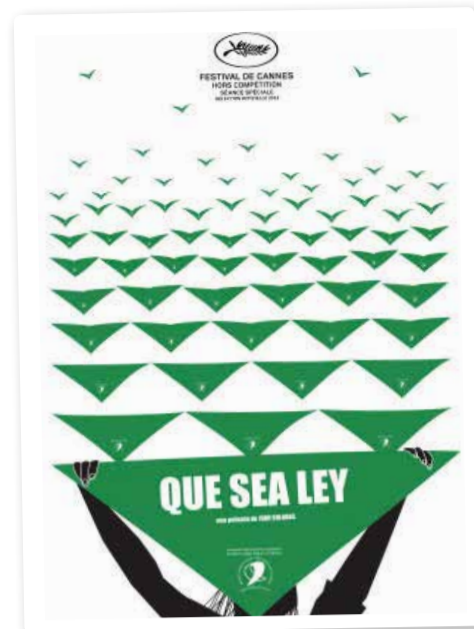
Après une 71^{ème} édition difficile, le Festival de Cannes a fait son grand retour sur la croisette. Derrière les paillettes et un casting impressionnant, le plus grand Festival de cinéma au monde fut aussi l'occasion de découvrir des films engagés et de mettre en avant un activisme dédié à l'égalité dans le 7^{ème} art, ce qui n'a pas manqué de susciter des polémiques.

Nombreux sont ceux qui estiment que le Festival de Cannes est déconnecté de la réalité. Il n'en est rien. Entre *Les Misérables* de Ladj Ly qui pointe du doigt une bavure policière en Seine-Saint-Denis – un sujet brûlant, *Atlantique* de la Franco-Sénégalaise Mati Diop sur le drame des migrants, *Papicha* de Mounia Meddour qui fait étrangement écho aux événements qui se déroulent en Algérie, le film d'animation *Les Hirondelles de Kaboul* de Zabou Breitman et d'Eléa Gobbé-Mévellec qui n'est autre qu'une adaptation du célèbre roman de Yasmina Khadra sur l'oppression des femmes sous le régime des talibans, *Le Jeune Ahmed* des frères Dardenne sur le piège de la radicalisation, ou encore le documentaire *For Sama* de Waad Al-Kateab et d'Edward Watts qui nous fait vivre de l'intérieur les bombardements d'Alep, *5 B* de Dan Krauss et Paul Haggis sur les premières vagues d'épidémie de sida à San Francisco sous fond d'indifférence des autorités et d'homophobie, nombreux sont les films bien ancrés dans le réel et l'actualité. Criants de vérité, ces films mettent en lumière les vies détruites et souvent fauchées, tandis

que les enjeux internationaux sont soulignés sans ménagement afin de susciter une prise de conscience. D'autres chefs d'œuvres nous rappellent aussi à quel point nos droits sont encore en danger. Alors que les États conservateurs américains, et en premier lieu l'Alabama, le Missouri et la Géorgie, remettent en cause le droit à l'avortement, voilà qu'était projeté sur la Croisette et sur grand écran le documentaire *Que Sea Ley* (« Que ce soit légal ») de l'Argentin Juan Solanas, un plébiscite pour la légalisation de l'IVG dans son pays. Avec ces films profondément politiques, et souvent pédagogiques, la 72^{ème} édition du Festival de Cannes a encore une fois mis un coup de projecteur sur les périls de notre monde qu'on ne peut feindre d'ignorer.



Les stars du tapis rouge n'ont d'ailleurs pas manqué d'attraper la balle au bond. Le 18 mai, une manifestation pour défendre le droit à l'avortement a eu lieu sous le signe de la couleur verte et l'équipe du film de Juan Solanas, rejoint par des militantes des droits des femmes, ont monté les marches du Palais des festivals munis de l'emblème de la lutte pour la légalisation de l'IVG, un foulard vert, lors des rassemblements de 2017 et 2018 à Buenos Aires. Néanmoins, le militantisme au Festival de Cannes s'est cette année surtout exprimé en faveur de l'égalité hommes-femmes dans le monde du cinéma après que, à la suite de l'affaire Weinstein et l'arrivée du mouvement #metoo, des professionnel(le)s du cinéma aient lancé la plate-forme « 50/50 en 2020 » dans le but de mettre fin à un système inégalitaire et dominé par les hommes, une initiative qui a poussé Cannes à être le premier festival à signer en mai 2018 la charte pour la parité hommes-femmes dans les instances dirigeantes et à garantir la transparence dans les comités de sélection. Bien que la polémique liée à l'attribution



de la Palme d'or d'honneur à Alain Delon reste une ombre au tableau — difficile de séparer l'homme qui a tenu des propos homophobes, misogynes et racistes de son art —, il semble que les choses commencent à bouger. Signe que l'élan est sur la bonne voie, mais qu'un énorme effort reste à faire, le nombre de femmes en compétition officielle s'élève à quatre sur vingt-et-un réalisateurs – alors qu'elles n'étaient que trois l'année précédente et zéro en 2012 —, tandis que la sélection « Un certain regard » compte 42 % de réalisatrices. Alors que l'on aurait aimé voir Céline Sciamma remporter la Palme d'or — en 72 éditions, une seule femme s'est vue décerner cette consécration : Jane Campion en 1993 pour *La Leçon de piano* —, il faut saluer le travail de Bong Joon-ho et son film *Parasite* qui dépeint avec talent la violence des inégalités sociales.

* Camille Saulas

Attila Dorsay : « Le Festival de Cannes prend le pouls du monde »



À Cannes, les critères sont d'abord artistiques, culturels, on défend les nouveautés, on jette un regard sur ce qu'il se passe dans le monde, etc. C'est un festival qui prend le pouls du monde et de l'actualité.

Le Festival de Cannes n'est-il pas le festival des films d'auteur ?

La distinction entre film « grand public » et film « d'auteur » existe et continuera d'exister, mais je ne pense pas qu'elle soit si importante désormais. Certains films d'auteur marchent très bien et touchent donc beaucoup de monde, et certains films dits « grands publics » sont des chefs-d'œuvre. Donc les frontières s'estompent et les deux se complètent.

Ce que je retiens c'est la vivacité du Festival de Cannes qui est due aux jeunes réalisateurs, à l'énergie des jeunes, au renouvellement, mais aussi à son côté spectaculaire notamment avec sa montée

des marches qui est devenue un événement mondial retransmis sur toutes les télévisions du monde ! C'est vraiment LE festival parmi les autres.

Le festival est beaucoup critiqué depuis l'année dernière, on lui reproche notamment d'être trop élitiste. Qu'en pensez-vous ?

Il l'est un peu. Mais si c'est pour encourager la jeunesse, les nouveaux réalisateurs, le cinéma d'« auteur », je pense que c'est une bonne chose. Cela dit, c'est une image réductrice, car le festival défend aussi ce qui est populaire, le cinéma américain y a une bonne place.

Il y a des éditions du festival où les films français ne sont pas primés. On voit donc que le festival est ouvert à l'ensemble du monde. En quoi est-il pour vous un festival français ?

Ce qui fait que le festival est français c'est la montée des marches, le contact entre le public, les acteurs et les réalisateurs. Par ailleurs, la façon dont les stars

montent les marches, en prenant leurs temps, c'est aussi typiquement français. La ville elle-même donne cette dimen-



sion française au festival, tandis que le cinéma domine à Cannes. Si ce n'est Hollywood, il n'y a pas d'autre capitale du cinéma.

Avez-vous un souvenir particulièrement marquant ?

Je n'oublierai jamais ma rencontre avec Alfred Hitchcock ! C'était en 1972 alors qu'il présentait son film *Frenzy* !



Je m'étais rendu à sa chambre à l'hôtel Carlton et c'est son épouse, Alma Reville, qui m'a ouvert la porte. Hitchcock était absent. Elle m'a dit que M. Hitchcock donnait des interviews, mais que ce privilège n'était pas donné à tout le monde. J'ai insisté, notamment en soulignant que je connaissais très bien son travail, qu'en Turquie il avait beaucoup d'admirateurs et qu'il apprécierait certainement d'être publié dans un grand journal de Turquie. Son épouse m'a donc dit qu'elle allait lui en parler et m'a demandé de repasser. J'ai retrouvé un ami journaliste et nous nous sommes de nouveau rendus au Carlton équipé d'un dictaphone et j'ai enfin rencontré ce grand homme du cinéma qui m'a fait assoir à côté de lui sur son canapé ! Je lui ai posé toutes les questions possibles et imaginables, le tout dans une ambiance très amicale. Nous avons parlé de ses films et de gastronomie – c'était un gourmet et un gourmand, m'a-t-il avoué en me montrant son ventre ! C'est mon plus beau et plus grand souvenir d'autant plus que c'était presque la fin de sa carrière.

* Propos recueillis par Mireille Sadège, Hüseyin Latif et Camille Saulas





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Michel Houellebecq, célèbre écrivain depuis 1994 avec la parution de son roman *Extension du Domaine de la Lutte*, auteur du livre *Les Particules élémentaires* et heureux gagnant du prix Goncourt en 2010, a sorti en début d'année son dernier livre : *Sérotonine*.

Comme moi, il est ingénieur agronome et raconte la vie quotidienne. Nous avons vécu tous les deux, à la même période, dans la rue des Guynemer, dans le 6^e arrondissement de Paris, devant le jardin du Luxembourg. C'est peut-être du fait de ces points communs que je m'intéresse à lui. Bien entendu, nous sommes très différents. En ce qui me concerne, je ne consomme de l'alcool que rarement et je ne fume jamais ! Néanmoins, depuis une vingtaine d'années, c'est mon écrivain préféré.

Dans son dernier roman, Houellebecq « traverse une France qui piétine ses traditions, banalise ses villes, détruit ses campagnes au bord de la révolte. Il

Entre réalité et fiction

raconte sa vie d'ingénieur agronome, son amitié pour une aristocrate agricole, l'échec des idéaux de leur jeunesse, l'espoir peut être insensé de retrouver une femme perdue. »

J'aime ce qu'il écrit et sa façon de traiter les problèmes de nos civilisations occidentales contrôlées par les multinationales, mais aussi de l'Europe dominée par les bureaucrates.

Comme à son habitude, il critique avec virulence et perspicacité la société modernisée que l'on retrouve en France et expose des problèmes déshumanisés. L'Homme qui ne supporte plus les problèmes des grandes villes ainsi que le mode de vie de cette civilisation essaye de s'extraire de ce monde par le biais de la drogue, de l'alcool, ou encore des médicaments.

Le système d'esclavage a bien changé. Il n'existe plus ce système de « propriété » au sens traditionnel du terme. Néanmoins, il existe une propriété « virtuelle » que l'on

pourrait appeler « le système » et dont on est incapable de sortir. Selon les idéologies, ce système porte différents noms, mais je ne vais pas approfondir ce point davantage dans le cadre de cet article.

« Je n'allais pas bien du tout, en réalité ; je venais d'échouer dans ma seconde tentative de libération. »

Houellebecq expose tous les problèmes que l'on rencontre quotidiennement tels que l'ouverture et la fermeture d'un compte bancaire, mais surtout la dépendance, la violence, la solitude, sans oublier la lourde tristesse de ceux qui restent après l'écrasement au beau milieu de l'Atlantique sud du vol AF232 à destination de Rio de Janeiro.

« ... c'est étonnant à quel point les hommes se laissent sombrer rapidement. »

Malgré la grande qualité de son écriture, qui réunit la réalité et la fiction, l'écrivain ne parvient pas à faire l'unanimité parmi les critiques littéraires.



Derya Adıgüzel

Le consommateur et ses décisions

Le consommateur a longtemps fait l'objet d'éloges dans les textes économiques avec des déclarations telles que : « le consommateur est le moteur principal de l'économie », « toute activité économique est entreprise pour satisfaire les besoins des consommateurs ». Les dirigeants d'entreprises n'exécutent que ce qui répond aux exigences des consommateurs. Mais, très souvent, ces auteurs oublient le consommateur et son rôle réel pour nous tourner vers la complexité de la production et des échanges. Plus récemment, cependant, les économistes se sont davantage intéressés au comportement du consommateur. Car il est reconnu que la décision des consommateurs de dépenser ou d'économiser a des implications importantes. La répartition des dépenses des consommateurs, qui ont un revenu limité, a des conséquences importantes sur le prix des produits et des services. De nombreux facteurs influencent le comportement du consommateur. Le pouvoir d'achat découle du revenu du consommateur, qui l'injecte dans l'acte d'achat. Les campagnes marketing, les publicités affectent et modifient directement la décision du consommateur de choisir le bien ou le service à acheter.

Les besoins expliquent également le comportement des consommateurs dans leur position stratégique à la fin du processus de commercialisation. Il existe de nombreux types de besoins. Nous avons par exemple le besoin de « base », soit la consommation qui répond aux exigences physiologiques. Ce besoin joue un rôle important dans la consommation des aliments et des boissons. Les désirs des consommateurs sont plus inclusifs que leurs besoins. La culture dans laquelle nous vivons est primordiale pour déterminer la structure des besoins de l'individu. Nous devons reconnaître que les besoins prennent un tournant personnel en fonction de la personnalité de chaque consommateur qui souhaite se conformer à des modèles de comportements socialement acceptés, mais qui souhaite également, en raison de sa personnalité, s'écarter dans une certaine mesure de ces normes sociales. Le consommateur a un nombre infini de désirs conditionnés et créés par ses besoins personnels, ses caractéristiques, son environnement social et physique. Chaque consommateur est confronté au problème du choix et de la sélection dans la liste de ses désirs. C'est lui qui décide d'en satisfaire certains à travers la consommation de biens et services spécifiques. Le consommateur, comme l'entreprise, s'efforce toujours d'optimiser son bien-être matériel. Ce concept de satisfaction totale est un peu difficile à comprendre, car ce n'est pas un phénomène mesurable.



Eren M. Paykal

Ce mois-ci, nous irons dans un pays lointain, mais en même temps très proche de la Turquie, un pays avec une population dont une importante partie est issue de communautés provenant d'Europe et du Moyen-Orient. Je parle du Chili, un pays atypique du point de vue géographique puisqu'il s'étend sur le continent sud-américain du nord au sud. D'après mes constatations sur place, les Chiliens sont des personnes absolument charmantes et aimables. L'amitié turco-chilienne n'est pas nouvelle, la capitale Santiago abritant l'un des deux monuments dédiés à Mustafa Kemal Atatürk sur le sol latino-américain, l'autre étant à La Havane (Cuba).



Ce n'est pas pour vanter les beautés chiliennes que j'écris ces quelques lignes, mais pour parler d'un jeune écrivain chilien amoureux d'Istanbul et des Turcs, auteur du livre « Síndrome de Estambul », Carlos Flores Arias. J'ai eu le plaisir de traduire ce livre en turc et j'ai pu échanger quelques mots avec lui dont vous trouverez le résumé ci-dessous. Il faut ajouter que Carlos Flores s'est converti à l'islam en adoptant le prénom de Yahya.

Le syndrome d'Istanbul

Pourquoi avoir écrit ce livre ?

Je voulais documenter le voyage que j'ai effectué en Turquie avec ma mère et mes amis en 2012. Bien sûr, mon livre s'est beaucoup inspiré de cette expérience, mais pour lui donner une certaine profondeur, je l'ai transformé en roman et certains éléments sont donc inventés. Par exemple, contrairement à ce qui est écrit dans le livre, je ne suis pas d'origine grecque.

Pourquoi ce titre, « Le syndrome d'Istanbul » ?

À partir de l'an 2000, j'ai ressenti un intérêt tout particulier pour la Turquie notamment grâce à la musique de Tarkan qui s'est rendue jusqu'au Chili. J'ai commencé à lire de nombreux ouvrages sur la Turquie. J'ai pu aussi apprendre un peu la langue turque. Quand j'ai fait ce voyage, j'étais si impressionné par ce pays, sa population, sa culture, ses traditions, son histoire que j'en fus prisonnier. D'où cette référence au syndrome de Stockholm. La Turquie occupe une place particulière dans mon cœur qui est divisé entre la Turquie et le Chili.

Pourquoi le personnage principal est-il d'origine grecque et non turque ?

Le Chili a une importante diaspora grecque et j'espère que je l'ai honorée le plus possible dans mon livre. D'autre part, avoir un descendant turc souhaitant découvrir Istanbul serait superflu à mon avis. Selon moi, il était plus intéressant de transmettre aux lecteurs les changements politiques, sociaux et territoriaux survenus après la fin de l'Empire ottoman, les relations des peuples installés dans les Balkans, les régions de la mer Égée et leurs histoires

communes dans cette période trouble. De plus, je pense que c'est d'autant plus intéressant afin que l'on ne se concentre pas uniquement sur le personnage.

Donc, votre voyage n'a pas pour source la recherche d'un passé familial contrairement à ce qui est évoqué dans le livre.

Non en effet. À cette époque, j'étais le président du Tarkan Fan Club Chili qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui était membre du groupe Tarkan International. Dans ce contexte, l'occasion nous a été donnée de suivre ce chanteur turc et d'assister à l'un de ses concerts en Turquie. Étant handicapé et diabétique, mes amis et ma mère m'ont accompagné durant ce périple. J'ai donc pu partager avec elles mon amour pour cette terre et leur faire découvrir quelques endroits les plus beaux de la Turquie, comme Istanbul, Izmir et Éphèse.

Y aura-t-il une suite ?

Oui, j'ai écrit pendant deux ans et demi une séquelle avec tous les personnages du roman. On y découvre davantage et plus en profondeur leurs histoires personnelles et psychologiques ainsi que sur les amours qui sont nés à Istanbul. On verra si ce livre sera publié au Chili.

Finalement, pourquoi les lecteurs devraient-ils lire votre roman ?

J'ai vraiment essayé de transmettre tout mon amour et toute ma passion pour la Turquie. Mon objectif n'était pas d'écrire un livre touristique ou historique, mais de partager mes sentiments les plus profonds sur les merveilles de la Turquie. Je pense que c'est une raison suffisante.

Voilà quelques pensées de ce jeune écrivain plein de bonté et de compassion. Le livre se déroulant en juin 2012, je vous invite donc à le découvrir lors de cet été chaud qui s'annonce et qui, je l'espère, sera empli de bonheur pour tous.





Ekin Çankal

Ça vous dit quelque chose ?

Imaginez une ville où il est possible de visiter une mosquée, une église et une synagogue dans la même journée. Non, la réponse n'est pas Istanbul. En Turquie, d'est en ouest, quand on parle de croisements de différentes cultures et religions, une dizaine de villes nous viennent à l'esprit, à commencer par İzmir et Antakya. J'aimerais bien vous parler de l'une de ces villes qui méritent le plus notre attention.

Edirne, l'une de nos portes sur l'Europe, habitée par les Romains, les Bulgares et les Ottomans, l'ancienne capitale de la sublime porte avec son histoire riche et ses bâtiments historiques est une ville qui n'est malheureusement pas suffisamment connue dans le monde.

Un jour, mes amis m'ont appelé pour me parler d'un semi-marathon qui avait lieu à Edirne à la fin du mois d'avril et dont le parcours commence au pied de la mosquée Selimiye – connue comme la merveille du grand architecte de l'Empire ottoman, Mimar Sinan – pour se diriger vers la Grèce. Physiquement, je n'étais pas prête pour courir un semi-marathon, mais il m'était impossible de refuser cette invitation. J'ai donc participé à cette course et je l'ai fini. Je dois avouer que toutes mes décisions ne sont pas sages.

Orestias

Avant de m'y rendre, je me suis informée sur son histoire et j'ai fait une petite liste des lieux où je désirais me rendre, car je ne restais sur place qu'un jour et demi. La vie offre parfois de jolies surprises. Ce week-end à Edirne en fut une. Trois jours plus tôt, alors que je cherchais des informations sur la ville, j'ai appris que, le jour du semi-marathon, Yasmin Levy, sépharade et reine de la musique latino selon moi, arrivait à Edirne pour un concert au sein de l'ancienne synagogue d'Edirne. Au début, j'ai pensé que c'était une blague, mais heureusement ce n'était pas le cas. À la suite de négociations, je me suis procuré le dernier billet pour ce concert et j'ai eu la chance de participer à l'évènement organisé juste avant le *show* : une dégustation de foie, une spécialité d'Edirne, et un barbecue dans le jardin de la synagogue avec la communauté juive.



Edirne, ville de 412 650 habitants, située en Thrace, près des frontières avec la Grèce et la Bulgarie, abrite des bâtiments historiques construits à l'époque de l'Empire ottoman. C'est le cas de la mosquée « Üç Şerefeli », du Beyazıt Külliyesi dans laquelle il y a l'école de médecine qui est devenue le musée de la santé, et de nombreux caravansérails. Quant à la mosquée Selimiye, elle est inscrite sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO. Il faut aussi découvrir le monument de Lausanne (Paix) qui se trouve dans le jardin de la faculté des Beaux Arts de l'université de Trakya. Ne ratez pas le coucher de soleil sur le fleuve de Maritza. Il est aussi possible de voir le trône de Mehmet II qui est né à Edirne et qui regardait, chaque soir durant sa jeunesse, le coucher de soleil. Ne quittez pas la Turquie avant d'avoir visité Edirne !



Nami Başer

Les deux rivales au théâtre

L'amitié n'exclut pas la rivalité et les compétitions se font entre amis. Les Grecs, inventeurs du théâtre au sens moderne, en étaient conscients, eux qui avaient donné le nom d'Agon à ce genre de performance. On sait que Sophocle et Eschyle rivalisaient pendant les Dionysiens, avant que le nom d'Euripide apparaisse. Actuellement, nous avons à Istanbul deux remises de prix, fin avril et début mai, qui nous font revivre des émotions de ce genre au début de l'été. Ces dernières semaines, nous avons assisté aux deux cérémonies et nous pouvons affirmer avec fierté que les festivités ont été à la hauteur des Césars et des Molières. Il serait impossible et assez ennuyeux d'énumérer tous les gagnants des deux bords. Mais il faut souligner que le rituel d'Affe Jale a eu lieu, cette fois-ci et pour la première fois, dans le bâtiment ultra moderne de Zorlucenter, lieu prisé depuis un certain temps pour toutes sortes de festivités musicales et théâtrales. Dans leur salle, qui s'appelle d'ailleurs « Salle de performances », on peut assister à des concerts internationaux et à de nombreuses formes de spectacles. En revanche, les prix en sont parfois exorbitants. Mais, pour une fois, les prix n'étaient pas excessifs pour jouir quand même d'un spectacle ravissant.

Il faut signaler que Berkun Oya a remporté le prix de Cevat Fehmi Başkut, que l'on attribue aux meilleurs écrivains, mais aussi celui de la meilleure pièce. « *Comme si l'on se rencontrait dans le monde* » convenait d'ailleurs à ce dernier qui a remporté aussi le prix du meilleur jeune auteur de théâtre en Europe il y a quelques années. Öner Erkan a reçu le prix du meilleur acteur et, parmi les femmes, Funda Eryiğit s'est distinguée comme la meilleure actrice. Tous les deux avaient su patienter depuis quelques années avant que leur jeu souple et novateur s'impose à nous, spectateurs éblouis devant leurs performances si précises.

Quant aux prix Sadri Alışık, à la grande différence de son rival, il est consacré uniquement aux acteurs et actrices sans qu'il y ait une pièce particulière à valoriser. De plus, ce prix ne concerne pas uniquement le théâtre, mais aussi le cinéma. J'étais ravi d'apprendre qu'il a été attribué à Damla Sönmez avec le film Sibel. Cette actrice est devenue célèbre avec des films expérimentaux, mais avait commencé sa carrière en jouant dans la plupart des séries qui enchantent nos foyers avant d'obtenir un prix en Italie. Voilà que finalement elle s'est distinguée dans la compétition de cinéma la plus célèbre actuellement. Parmi les jeunes, Emir Özden a été honoré pour le rôle de Christopher Boone, un enfant atteint de la maladie d'Asperger. Les meilleurs acteurs et actrices étaient les mêmes que ceux du prix Afife Jale, ce qui signifie que, parfois, on peut se croiser. La politique du jour — puisque tout ceci se déroulait le 6 mai — a aussi marqué la plupart des discours de la soirée. On espère donc que l'année prochaine tout sera mieux.



Votre Santé

Meliha Serbes

La gastrite simple est une indigestion par une mauvaise alimentation. L'estomac, surmené ou irrité, est à saturation. Il fait donc « grève » et, pour finir, se révolte. Les aliments, au lieu d'être digérés, fermentent, ce qui provoque une réaction de l'estomac qui se débarrasse de son contenu par des vomissements. Il arrive souvent que se déclenche, en même temps, une diarrhée, signe d'une entérite secondaire à l'indigestion. La gastrite et l'entérite aiguës peuvent être provoquées par l'ingestion d'aliments contaminés par des germes qui ainsi pénètrent dans le corps par les voies digestives, produisant une inflammation et des complications gastro-intestinales. C'est ainsi que le virus de la grippe peut provoquer aussi bien des troubles digestifs qu'une angine, une bronchite ou une broncho-pneumonie. Il existe en effet des gripes gastro-intestinales. Les

Gastrites et entérites aiguës

microbes de la fièvre typhoïde, paratyphoïde et du choléra, tout en produisant une infection générale, c'est-à-dire une septicémie, provoquent toujours des complications gastro-intestinales. Le régime alimentaire pour ces infections aiguës est en somme le même que celui destiné à lutter contre les maladies infectieuses aiguës que nous connaissons déjà. Il est le même, à cette différence près, qu'il doit tenir tout particulièrement compte de l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale, et doit par conséquent éviter tout ce qui pourrait l'irriter ; les aliments, au contraire, doivent exercer une action apaisante. En cela, il se rapproche du régime des dyspeptiques dont il sera question plus loin.

Pour soigner cette pathologie, on commence par mettre l'estomac et l'intestin au repos complet. Dans certains cas,

le médecin ordonnera une purge ou un lavement ; il procédera éventuellement lui-même à un lavage d'estomac pour débarrasser celui-ci de son contenu irritant et toxique.

En cas de fièvre, il est préférable d'appeler le médecin. S'il s'agit de troubles sans gravité, ce dernier tranquilliserait le malade et son entourage. À l'inverse, s'il s'agit d'un début de maladie plus grave, il pourra prendre immédiatement les mesures qui s'imposent. Prises à temps, elles sont toujours plus efficaces que lorsqu'elles sont prises tardivement.

Des diarrhées et des vomissements persistants affaiblissent considérablement le malade. Cette faiblesse est due en grande partie à un manque d'eau et de troubles ioniques. Le médecin est en mesure d'y remédier au moyen de transfusions de chlorure de sodium.



Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.ajourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Éditeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein

Latif Dizadji • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Camille Saulas • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Correction : Sati Karagöz • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Que se passe-t-il de nouveau dans les librairies littéraires d'Istanbul ? On ne peut pas dire que ce sont juste des lieux de passage, des lieux de plaisir, de recherche ou de consommation. Elles sont ou peuvent devenir des lieux de rencontres et d'échanges.

Une des belles initiatives, soutenues par Psike Istanbul et l'Association Psychanalytique d'Istanbul, a été lancée par les grandes maisons d'édition (Baglam, Ithaki, Metis et Encore) qui ont organisé la troisième édition de la Journée sur la publication en psychanalyse, en mai, afin d'échanger sur la traduction, sur l'édition de grandes œuvres et sur

Lacan, Encore !

les importants auteurs étrangers de psychanalyse.

Qu'il s'agisse d'une publication de Freud, traduite en français ou en anglais de l'allemand, l'édition en psychanalyse engendre toujours des questions. La psychanalyse est une science du langage, du discours. Se nourrissant régulièrement de théories, la traduction des œuvres de psychanalyse reste un sujet de discussion. Des critiques, sur les plans conceptuel et théorique, sont souvent adressées aux éditeurs que l'on accuse de transformer ou plutôt d'interpréter les écrits fondamentaux. Pourtant, chaque lecteur/lectrice est sujet(te) à ce dilemme dès lors qu'il existe la possibilité de penser dans sa langue maternelle et à travers la langue d'origine de

l'œuvre, tout en constatant que c'est une rencontre impossible.

En Turquie, depuis une dizaine d'années, la production littéraire sur la psychanalyse a augmenté. C'est une très bonne nouvelle. Il y a de plus en plus de demandes de la jeune génération pour avoir accès aux ouvrages essentiels, notamment aux séminaires de Jacques Lacan. Pourtant c'est un auteur qui vous met en face d'un enseignement qui implique une interrogation : comment faire pour traduire ce qui est impossible à traduire ? Cela n'arrête pas les jeunes lecteurs, au contraire ils sont de plus en plus curieux et entretiennent cette soif d'apprendre et de lire.

La publication doit impérativement être suivie par des lectures, des moments de

rencontre et de discussions autour de l'œuvre. « Les séminaires de Vendredi » de la librairie et de la maison d'édition Encore en sont un très bon exemple. Les séminaires s'inscrivent dans la continuité. Ils sont ouverts toute l'année à ceux qui veulent écouter, entendre et poser des questions. Cela peut être autour d'un thème littéraire, ou encore philosophique. Les rencontres se déroulent chaque semaine. À la suite de leur invitation, j'ai eu l'occasion de donner un séminaire sur l'anxiété au sein de cette librairie. On continue à parler encore et encore, de nos désirs, de nos angoisses, et de nos impossibles. Pourvu que cela continue en se multipliant dans la Cité !

* Ceylin Özcan

La sixième extinction de masse a déjà commencé

La biodiversité n'a jamais été aussi en danger, et par là même l'humanité dans sa globalité. C'est le constat alarmant du premier rapport intergouvernemental d'évaluation mondiale sur la biodiversité dévoilé lundi 6 mai au siège de l'UNESCO, à Paris, où se sont réunis les experts de la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES). Produit de trois longues années de recherche et de coopération internationale, le rapport estime qu'entre 500 000 et 1 000 000 d'espèces seront menacées d'extinction dans les prochaines décennies ; soit à un rythme de disparition des dizaines — voire des centaines — de fois supérieures au rythme naturel. Et le seul responsable est assurément l'espèce dont la vie dépend le plus de la survie des autres : l'Homme. Le rapport accablant, mais au caractère non contraignant de plus de 1 700 pages a eu beau être adopté par les délégués de 132 pays, reste à ce que les actions soient menées pour répondre à l'urgence de la situation que représente l'arrivée imminente de la sixième extinction de masse des espèces dans l'histoire de notre planète. Le sursaut international inespéré tarde à venir dans des sociétés qui, bien que menacées, continuent à jouer dangereusement aux « singes de la sagesse ».

L'accélération de la disparition des espèces sauvages est telle qu'il n'est plus question de parler d'« érosion de la diversité ». Qu'on le veuille ou non, les chiffres parlent d'eux-mêmes, quitte à donner le vertige, la nausée. Une espèce sur huit, végétale et animale, sur terre comme dans les mers et océans, va disparaître. Sur 8,1 millions d'espèces animales et végétales, un million sont menacées d'extinction dans les prochaines décennies, soit à un taux « des dizaines ou des centaines de fois supérieures à ce qu'il a été en moyenne durant les dernières 10 millions d'années », avertit l'IPBES. 16 % à 63 % des végétaux, 33 % des coraux, 41,5 % des amphibiens, 31 % des requins et des raies, 27,5 % des crustacés, 19 % des reptiles, 13,5 % des oiseaux, 7,5 % des gastéropodes et des poissons osseux ainsi que



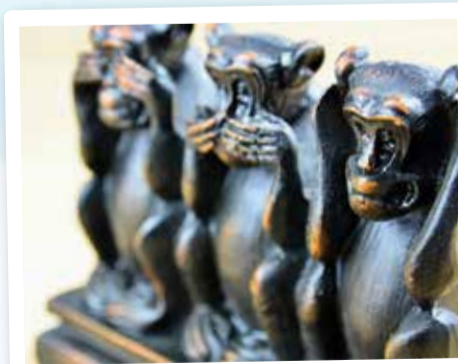
25 % des mammifères sont sur le point d'être rayés de la carte par l'Homme... Des faits scientifiques qu'il faut remettre en perspective, le rythme de disparition s'accroissant un peu plus chaque jour et plus d'un demi-million d'espèces terrestres étant déjà considérées comme des « espèces mortes ambulantes ».

Le tissu vivant de notre planète part en fumée... En cause : les activités humaines. Si la perte et la dégradation des habitats naturels du fait de la déforestation (au profit de l'agriculture, de l'élevage du bétail, de l'extraction minière, des barrages hydrauliques, ou encore de l'urbanisation) restent la menace la plus pressante, on peut y ajouter la surexploitation des ressources naturelles – souvent par des pratiques illégales –, le changement climatique et les pollutions multiples (sols, eaux et air) émanant des pesticides, l'augmentation des déchets industriels et plastiques, mais aussi la prolifération des espèces invasives, ou encore le tourisme... Les facteurs de destruction ne manquent pas.

Si certains estiment que cela ne nous concerne pas, n'affecte en aucun cas notre petit train de vie – si ce n'est que les visites au zoo seront plus fréquentes –, il n'en est rien. Car accepter la disparition de la biodiversité, c'est oublier que l'humanité en fait partie intégrante. C'est s'arroger le droit de vie ou de mort sur d'autres espèces vivantes que la nôtre, et c'est aussi faire un trait sur les services que nous rend la nature. Tout n'est qu'un fragile équilibre, et s'il venait à disparaître cela fera vaciller l'économie, mettra à mal nos moyens de subsistance, menacera la sécurité alimentaire, mais aussi notre patrimoine matériel comme immatériel, et, à terme, notre qualité de vie, sans parler de la sécurité et la paix internationale qui est déjà on ne peut plus précaire. Comme le souligne Anne Larigauderie, secrétaire exécutive de l'IPBES et spécialiste des rapports entre biodiversité et changement climatique, les « contributions de la nature aux sociétés [...] ne sont pas seulement matérielles, mais revêtent aussi une dimension culturelle et sociale, qui contribue au bien-être et à la qualité de vie », et ce sont encore les plus vulnérables qui écoperont en premier et le plus violemment ! Santé, alimentation, eau, économie, infrastructures et sécurité, tout est en danger.

Que faire face à un processus déjà bien entamé et qui semble insurmontable, mais qui reste une « menace mondiale et intergénérationnelle pour le bien-être humain », selon Robert Watson, président de l'IPBES ? Ne pas renoncer, ne pas capituler, et revoir nos priorités ainsi que nos valeurs. Ne nous cachons pas der-

rière une ignorance feinte. Arrêtons de croire aux discours climatosceptiques qui, s'ils peuvent parfois nous arranger, conduiront à notre perte. Aujourd'hui, il est crucial de repenser en profondeur notre mode de consommation, de production et d'alimentation, mais aussi de réformer les systèmes économiques et financiers mondiaux pour un développement durable et soutenable, de faire de la protection de la biodiversité une priorité, et donc aussi de mobiliser et de militer pour plus d'aires protégées, d'impliquer les jeunes générations qui, bien plus informées et concernées, ne manquent pas d'inspiration et de motivation. Enfin, n'oublions pas que nous avons un outil puissant entre les mains : notre carte d'électeur. Utilisons-la afin d'obliger nos gouvernements à poser les gestes indispensables qui permettront d'éviter de justesse une catastrophe irréversible.



L'être humain est aujourd'hui face à ses responsabilités. Il est urgent que, face à « notre maison qui brûle », nous arrêtions de « regarder ailleurs ».

* Camille Saulas





Ozan Akyürek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Création de l'Agence nationale du sport : Un nouveau souffle pour le sport français ?

L'arrêté portant approbation de la convention constitutive de l'Agence nationale du sport a été publié dimanche 21 avril au Journal Officiel. Son lancement a eu lieu le 24 avril dans l'enceinte du Stade de France au sein duquel s'est tenue l'Assemblée générale constitutive scellant sa création. En parallèle, un décret publié le même jour modifie les dispositions du code du sport et supprime le Centre national pour le développement du sport (CNDS).

La création de cette nouvelle structure vise à « renforcer les capacités sportives de la Nation sur le fondement d'une gouvernance collégiale et concertée du sport tout en contribuant à la réduction des inégalités sociales et territoriales en France ».

Lancement de l'Agence nationale du sport

Après avoir été plusieurs fois retardé, le lancement de l'Agence nationale du sport a finalement eu lieu mercredi 24 avril au Stade de France en présence de la ministre des Sports, Roxana Maracineanu, ainsi que des 45 membres de l'Assemblée générale représentant l'État, le mouvement sportif, les collectivités territoriales ainsi que le monde économique. Ces acteurs étaient réunis pour signer la convention constitutive négociée début avril et donnant vie à ce nouvel opérateur.

La nouvelle institution sera présidée par Jean Castex, délégué interministériel aux Jeux olympiques et paralympiques. La direction générale sera quant à elle assurée par Frédéric Sanaur tandis que Claude Onesta, ancien entraîneur de l'équipe française de handball, sera chargé du management du pôle haute performance.

L'Agence sera installée au siège de l'ancien Centre national pour le développement du sport, désormais amené à disparaître. Elle disposera d'un budget d'environ 350 millions d'euros prove-

nant essentiellement des taxes affectées jusqu'à présent au CNDS et du budget du ministère des Sports. L'article 21 de la convention constitutive évoque aussi la possibilité de tirer des recettes des « dons et legs » et de « partenariats privés ou programmes commerciaux ». La ministre des Sports souhaite toutefois aller plus loin et aimerait que la nouvelle agence soit inscrite dans la loi sur le sport, prévue en 2019, notamment afin de valider l'existence d'une conférence des financeurs destinée à aider les projets des clubs ou des sportifs en région.

Une entité collégiale

L'Assemblée générale de l'Agence nationale des sports regroupe les principaux acteurs du monde sportif français. Le poids de chacun dans le processus de décision a été déterminé lors des discussions qui ont précédé la création de l'Agence.

L'État, le mouvement sportif et les collectivités disposeront de six membres chacun au conseil d'administration tandis que les acteurs économiques et sociaux en auront deux.

Ces membres seront désignés par leur collège pour trois ans. L'Assemblée générale comptera quant à elle cinquante-cinq membres, 15 pour les trois principaux acteurs et dix pour les représentants économiques et sociaux.

La répartition des droits de vote, point

sensible des discussions, a été organisée de sorte que l'État, le mouvement sportif et les collectivités disposent chacun de 30 % des voix, les représentants économiques et sociaux disposeront quant à eux de 10 % des voix. Toutefois, il sera fait exception à cette répartition dès lors qu'il sera question de haute performance puisqu'en la matière l'État dispose de 60 % des voix, les autres acteurs se partageant les 40 % restants.

Les missions de l'Agence nationale du sport
La nouvelle entité assurera deux missions : la haute performance et le développement des pratiques.

Concernant la haute performance, l'Agence contribuera à accompagner les fédérations vers plus d'excellence, dans la perspective des Jeux olympiques et paralympiques de 2024, notamment en plaçant la cellule athlètes - entraîneurs au cœur du dispositif. Concernant le développement des pratiques, l'Agence aura vocation à agir au plus près des collectivités et territoires en matière de politique sportive, notamment pour l'emploi et pour la construction d'équipements sportifs. Elle soutiendra les fédérations via le projet sportif fédéral (plan de développement des pratiques pensé par les Fédérations au service des clubs et des territoires). À ce titre, l'Agence reprend les missions jusqu'alors dévolues au CNDS.

Ainsi, si certains craignent un désengagement de l'État en la matière, la création de cette Agence est majoritairement saluée et devrait contribuer à faire rayonner le sport français.



Suphi Baykam

La fin de la saison en Euroleague

La saison de l'Euroleague fut historique pour le basketball turc. Anadolu Efes et Fenerbahçe Beko ont tous les deux réussi à se qualifier pour le Final Four à Vitoria Gasteiz. En demi-finale, Anadolu Efes a facilement battu Fenerbahçe, car les Canaries d'Istanbul avaient beaucoup de joueurs blessés : Gigi Datome, Joffrey Lauvergne et Tyler Ennis.

De plus, Nikola Kalinic et Jan Vesely n'étaient pas en forme en raison de blessures récentes. Avec son équipe incomplète, même le coach légendaire Obradovic n'a pas été en mesure de résister face à la performance historique de Shane Larkin

qui a marqué 30 points contre Fenerbahçe — la meilleure performance individuelle de l'histoire des demi-finales européennes. De l'autre côté, le CSKA Moscou et Real Madrid se sont aussi affrontés lors des demi-finales. CSKA a réussi à faire un retour après 14 points. C'était un match époustoufflant avec les tirs à 3 points de l'équipe russe ! Deux jours plus tard, en finale, Efes et Moscou ont joué un match difficile, les deux équipes voulant gagner le tournoi. L'équipe russe a dominé le match dès le début. Même les performances de Larkin et de Krunoslav Simon n'ont pas été suffisantes pour pouvoir ramener la coupe d'Europe en Turquie. Selon moi, dans les prochaines années, nous assisterons à des performances encore plus impressionnantes de Fenerbahçe et d'Efes qui essayeront d'être plus stables en Euroleague.



Daniel Latif

Il y a quelque chose de fascinant en Hollande. Ici l'on se veut

écologique et l'on est fier de rouler à vélo à travers ces routes fleuries. Et pourtant, il suffit d'une compétition de sport automobile sponsorisée par Jumbo - l'équivalent des magasins U en France - pour que les habitants de ce petit pays s'aliènent, enfilent ce sweat-shirt bleu foncé floqué Mobil1, Red Bull et arborent la casquette qui va avec. Avec une fréquentation de plus de 100 000 personnes, plus de la moitié se sont habillés comme les ingénieurs de l'écurie au taureau rouge. Tous, petits et grands, ont enfilé le costume à l'effigie du numéro 33, leur héros national : super Max Verstappen.

Même le Président de la Fédération internationale de l'Automobile (FIA), Jean Todt, invité d'honneur de la Coupe du monde de voitures de tourisme (WTCR), reconnaît être fasciné « de voir autant de personnes sur le circuit historique habi-

Zandvoort vibre au rythme de la Verstappenmania

lées aux couleurs de Red Bull ».

Le paradoxe ne s'arrête pas en si bon chemin. En effet, il prend encore plus d'ampleur lorsque l'on prend conscience que le circuit historique de Zandvoort se situe en plein milieu des dunes face au bord de mer.

Cette course des Pays-Bas, c'est l'événement à ne pas rater et les Hollandais ont, pour l'occasion, pris un jour de congé. Les tribunes sont pleines à craquer y compris les dunes environnantes qui foisonnent de spectateurs. Car, les places



sont loin d'être bradées : 75 euros pour bénéficier d'un siège dans les gradins. Certains ont bénéficié d'une petite réduction parce qu'ils ont fait leurs courses chez Jumbo. Un engouement des plus « religieux » corrobore un confrère belge. L'espace d'un instant, le patriotisme, la raison néerlandaise se sont éteints au profit des pétarades des moteurs, plaisir animal, difficilement explicable, et de la frénésie mécanique.

Un engouement qui ne touche pas que les hommes. En effet, les femmes ont pu rouler des mécaniques lors d'une course qui leur est dédiée : la Ladies GT race. Ainsi, des Néerlandaises de tous niveaux et horizons, dont quelques grands noms du paysage audiovisuel hollandais comme la présentatrice Eva Koreman, la réalisatrice et Miss Univers Kim Kötter, la championne olympique de patinage de vitesse Antoinette de Jong ou la Miss



Nederland Jessie Jazz Vuijk, pour les plus célèbres, ont pu s'affronter dans une course de ventes dames à bord de Citroën C1, Toyota Aygo, Peugeot 107.

Leur récompense était de taille, car elles ont été honorées par la présence des comparses Pierre Gasly et Max Verstappen, venus remettre les trophées et amuser la galerie entre deux courses avec leur Formule 1 Aston Martin Red Bull motorisée Honda... reconnaissable par cette musique si particulière que l'on compare à un « miaulement ».

La Compagnie Honda Motor, constructeur indépendant, est toujours le premier constructeur mondial de moteurs avec 23 millions d'unités vendues à travers le monde, avec l'auto, la moto, la motomarine, l'avion (Jet Honda), les produits d'équipement pour jardins...



Ali Türek

« Excipit »

L'image montre un homme en costume plutôt âgé, probablement chez lui, dans son salon. Il est au milieu de ses photographies, toutes imprimées sur des feuilles A4. L'image a dû être publiée dans *Paris Match* dans les années 1950. Grand homme de lettres et « premier » ministre de la Culture, il a l'allure d'un conquérant pensif. Il reste debout dans son salon et contemple. Sur cette image en noir et blanc, André Malraux est debout face à des dizaines de tirages argentiques, représentations des grandes œuvres de l'art qui vont, par la suite, constituer son « Musée Imaginaire ». Choisir, trier, annoter, expliquer, rassembler, juxtaposer... C'est un immense travail.

« Je tentais de constituer un musée imaginaire ». C'est ainsi que, dans son introduction, Malraux affirme sa volonté et y donne une explication. Ce musée imaginaire c'est « la totalité de ce que les gens peuvent connaître aujourd'hui même en n'étant pas dans un musée, c'est-à-dire ce qu'ils connaissent par les reproductions ».

Œuvre des années cinquante, « Le Musée imaginaire » est constitué d'albums ainsi que de centaines d'images. D'image en image, Malraux bâtit un musée, il crée un temple pour un multilogue entre ces reproductions des œuvres qui constituent l'héritage et le mémoire artistique de l'humanité.

Les mots de Clara Malraux, sa compagne, restent puissants quand elle se souvient de ces années où Malraux faisait le travail d'un maquettiste avant de devenir directeur artistique chez Gallimard, et que les soirs, il « étalait sur le vaste plateau... des papiers recouverts de caractère d'imprimerie, d'ornements typographiques, d'illustration ; après quoi, muni de ciseaux et d'un pot de colle, il montait des livres, comme une couturière, une robe. »

L'idée est belle et immense, même fantastique, et rejoint, en quelques années d'intervalles, en 2006, un court article publié dans le journal *Cumhuriyet*. Homme de lettres de la langue turque et du style parfaitement « Malraux », Enis Batur avance l'idée d'un institut qui regrouperait les « incipits », les premières phrases de toutes les œuvres littéraires écrites sur le monde. Une bibliothèque imaginaire ! Son idée d'institut aurait même une courte vie sur la toile, mais depuis, point de nouvelles phrases, point de suite.

Choisir, trier, annoter, expliquer, rassembler, juxtaposer... Non pas comme une mise en avant de son ego, de ses goûts personnels, mais comme un acte de création originelle. L'idée reste toujours attirante, immense et belle... Peut-être, en commençant par la fin ?



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Hôtel Taşkonaklar à Uçhisar (Cappadoce) : En dix ans d'existence, le souci permanent de la satisfaction des clients

La Cappadoce est l'une des régions les plus touristiques de Turquie. Située au centre du pays, cette partie de l'Anatolie est réputée pour ses habitations troglodytes, ses cheminées de fée et ses cités souterraines. L'un des lieux les plus en vue est le petit village de Uçhisar, situé à trois kilomètres de Göreme, ville la plus touristique de Cappadoce. La citadelle qui domine la cité constitue le plus haut point de la Cappadoce, et offre ainsi une vue panoramique extraordinaire sur la région. À Uçhisar, il est possible de séjourner à Taşkonaklar qui fait partie des « boutiques-hôtels » qui développent un style unique basé sur un concept et une personnalité qui leur sont propres. Taşkonaklar, avec ses 23 chambres, ses jardins et ses terrasses offrent une vue époustouflante sur la Vallée des Pigeons et l'on aperçoit au loin le mont Erciyes. Les chambres sont installées dans des maisons troglodytes rénovées avec goût. Rencontre avec Madame Seçil Tezcan, directrice de l'établissement depuis quatre ans.



Pourriez-vous nous parler de l'hôtel Taşkonaklar ?

L'hôtel existe depuis dix ans. C'est un lieu empli de sérénité, très paisible et agréable. L'emplacement de l'hôtel est bien plus grand qu'il n'y paraît. Nos deux jardins offrent une vue imprenable sur le plus beau paysage du monde, c'est merveilleux ! Notre philosophie consiste à ce que nos hôtes se sentent ici comme à la maison. Chacun peut trouver ici un espace à soi.

Par ailleurs, chacune de nos chambres dispose d'un espace de détente, certaines ont des terrasses privées et d'autres avec vue. Ces petits espaces sont très agréables. Taşkonak est un hôtel qui grandit chaque jour au fil des changements. Après un séjour chez nous, si vous revenez un an plus tard, la chambre aura peut-être totalement changé, car l'intérieur des chambres est constamment renouvelé. Nous sommes axés sur le ressenti, le plaisir et le bien-être de notre clientèle, sur sa satisfaction.



Tous les petits hôtels de Turquie portent le nom de « boutique-hôtel », mais le plus important c'est la satisfaction du client. C'est sur ce point que nous travaillons le plus. Nous avons actuellement 23 chambres, mais nous nous occupons de chaque personne et nous passons du temps avec chacune d'entre elles. Personnellement, j'adore passer du temps avec les invités et discuter avec eux. Nous sommes 26 à travailler dans cet établissement, et nous travaillons tous à relever nos standards tout en restant toujours un hôtel accessible à tous. Offrir un service de qualité reste notre préoccupation première.

Quel est le profil de votre clientèle ?

Notre clientèle a généralement entre 25 et 65 ans. Ce sont généralement des couples et des groupes d'amis qui viennent ici. Il y a beaucoup d'endroits où un groupe de cinq ou six amis pourraient passer de très bons moments, mais nous sommes l'hôtel parfait pour se détendre et se reposer en savourant un verre devant une vue magnifique.



Êtes-vous ouverts toute l'année ?

Oui. Notre pic d'activités se situe entre le mois d'avril et la mi-juin. La période estivale est chargée, mais cela a un peu changé depuis deux ans. Tout se passe très vite et le rythme est soutenu d'avril jusqu'à fin octobre. L'été, nos invités sont ceux qui ne choisissent pas la mer comme destination ou qui sont de passage en Turquie et veulent absolument passer une journée en Cappadoce. En fait, la Cappadoce reste une destination incontournable lors d'un séjour en Turquie. La région et les hôtels sont donc en activité toute l'année.

Uçhisar est une petite commune, mais il y a beaucoup d'hôtels. Qu'en est-il de la concurrence ? Qu'est-ce qui vous différencie les uns et des autres ?

Le service est un peu différent quand vous regardez de plus près. Uçhisar est le lieu le plus renommé de la région. Il y a des hôtels dont le service est bien rôdé, certains ressemblent un peu plus à des chambres d'hôtes. L'offre de service est

variable, chaque hôtel a sa propre particularité, mais je peux affirmer qu'il n'y a pas de mauvaise concurrence. En réalité, la jeune génération, notamment chinoise, a pour habitude de ne séjourner qu'une nuit dans le même hôtel. Et nous travaillons énormément avec les Chinois depuis deux ans... Des Européens viennent aussi, surtout d'Espagne, mais, quand je regarde les statistiques, les Européens et les Américains sont peu nombreux et il n'y a presque pas de Japonais. Les Chinois ont comblé ce vide et les clients des pays arabes sont toujours aussi nombreux.

Votre petit-déjeuner est merveilleux, il est composé de produits locaux et change d'un jour à l'autre. Quelle place occupe la cuisine dans le concept de votre hôtel ?

Le restaurant est généralement l'un des points importants dans la satisfaction des clients. Ainsi, en plus d'une cuisine internationale, nous proposons aussi des plats régionaux comme le jarret d'agneau ou des köfte (boulettes de viande), des erişte (pâtes), des manti (raviolis) de Kayseri qui sont très célèbres, ainsi que des

soupes typiques de la région. Notre petit-déjeuner est complet et très varié. Nous essayons d'inclure des produits locaux, chaque association réussie sublime même des produits très simples.

Parmi tous les compliments de vos clients, lequel vous a le plus touché ?

On pense souvent que les commentaires de notre clientèle ne nous toucheront pas. Mais c'est faux et ce qui m'a le plus fait plaisir c'est d'entendre : « on s'est sentis comme à la maison ». C'est cela notre objectif, et c'est ce que nous aimerions entendre à chaque fois. Les remerciements adressés directement au personnel ainsi que les visages souriants sont aussi des choses qui me font extrêmement plaisir.

* Traduction : Sati Karagöz



Mehmet Mestçi : « Nous travaillons au festival Opus Amadeus avec amour et passion »

Mehmet Mestçi a étudié au Conservatoire d'État d'Ankara de l'Université Hacettepe avant de poursuivre ses études à Budapest ainsi qu'à Édimbourg. Fort de son expérience de réalisateur de films documentaires, ce mélomane a su combiner avec brio ses deux passions en se lançant dans l'entrepreneuriat musical à son retour à Istanbul. En 2010, il organise ainsi les « Semaines Chopin » ainsi que les « Semaines Liszt ». Depuis 2012, Mehmet Mestçi est le directeur artistique du festival international de musique de chambre Opus Amadeus dont la 8e édition s'est déroulée du 16 février au 11 mars dernier.



Pouvez-vous nous parler de la 8^e édition d'Opus Amadeus ?

Fidèle à sa tradition, le festival de musique de chambre Opus Amadeus a cette année de nouveau convié des ensembles européens prestigieux. Depuis les débuts du festival, nous sommes fiers et heureux de travailler avec d'excellents ensembles musicaux. Par exemple, nous avons accueilli à deux reprises les solistes de l'Orchestre Philharmonique de Berlin. Opus Amadeus est un festival international au sens classique dans la mesure où, en Turquie, les ensembles européens rencontrent nos propres formations. Néanmoins, nous nous efforçons de présenter un répertoire très large et de présenter des compositeurs turcs et étrangers que nous n'avons jamais entendus, ou très peu, en Turquie. C'était le cas de l'Ensemble Prisma Baroque, une remarquable formation de la jeune génération qui se produit en concert avec des instruments anciens. Citons aussi Uccellini, Fontana, Castello, Marini, Turini et Palestrina, mais aussi le compositeur français Kohlein. Cette année encore, nous avons eu la chance d'écouter des compositeurs qui ont rarement joué en Turquie. C'est l'une de nos plus grandes particularités tout comme le fait que nous essayons de nous produire dans des lieux dotés d'une excellente acoustique, comme des églises, des synagogues...

Nous proposons aussi un programme original. Pour cette nouvelle édition, il y a eu un concert couvrant une période de 700 ans, allant de la musique du XIV^e

siècle aux chansons folkloriques hongroises, avec un contralto, un ténor et un violoncelliste diplômés de l'Académie de Musique française.

Nous travaillons à ce festival avec amour et passion. C'est un élément primordial, car, malgré le fait que nous ne sommes qu'une toute petite équipe de trois personnes, nous travaillons sur le moindre détail et notre passion nous permet de relever tous les défis. Du début à la fin, nous travaillons à un rythme fou. Depuis la première édition d'Opus Amadeus en 2012, nous archivons tout dans la perspective que tous ces concerts puissent un jour faire l'objet d'un documentaire rétrospectif à Borusan ou à la TRT. J'espère que notre festival se poursuivra durant de longues années.

Comment, selon vous, le festival a-t-il évolué ?

Sur le plan de la philosophie du projet, il n'y a aucune différence entre l'année de sa conception et la dernière édition. Mon intention était de présenter en Turquie ce volet du riche univers de la musique classique qu'est la musique de chambre, révélée lors de mon éducation musicale en Europe. Comme vous pouvez le constater, la musique de chambre s'est fait une place en Turquie ces dernières années, mais cela reste insuffisant. Nous travaillons depuis 2012 à combler ce vide. Le festival s'est développé dans cet esprit.

Comment s'opère le choix des artistes ?

Il arrive que nous entrions en contact nous-mêmes avec les artistes sur lesquels nous avons jeté notre dévolu après concertation. S'ils acceptent de participer et nous proposent

un programme, je choisis alors certains morceaux et leur propose d'en remplacer d'autres. Il m'arrive de donner le feu vert à leur programme sans aucune modification. Parfois, ce sont les artistes eux-mêmes qui viennent à nous et nous proposent un programme. Ce fut notamment le cas pour l'Ensemble Prisma Baroque dont le concert fut excellent.

Jusqu'à présent, tous ces artistes ont été très satisfaits de leur participation. Parce qu'ils ont vu avec quelle ardeur et avec quel professionnalisme nous travaillons. Ajoutons que se trouver à Istanbul est un plus : en donnant un beau concert, les artistes découvrent également cette ville avec grand plaisir. Certains d'entre eux sont déjà venus auparavant, soit pour jouer dans diverses formations, soit pour jouer en solo ; mais d'autres viennent en Turquie pour la première fois et ils sont ravis.

Grâce à ces musiciens, nous nous forgeons peu à peu un réseau solide qui est on ne peut plus bénéfique pour trouver d'autres artistes exceptionnels. Les systèmes de recommandation et de bouche à oreille fonctionnent très bien, d'autant plus que, en Europe, ils se connaissent tous, c'est un milieu assez restreint et tout le monde y est bien informé.

Le choix des lieux est important, et ceux que vous avez choisis sont remarquables. Comment faites-vous pour obtenir ces lieux exceptionnels ?

Tout ceci s'est développé peu à peu. Le lieu de notre premier concert était le lycée Notre-Dame de Sion. En 2010, j'y avais organisé les « Semaines Chopin ». C'est alors que j'ai rencontré Monsieur Yann de Lansalut, le directeur de l'établissement, qui m'a permis de



poursuivre cette collaboration notamment dans le cadre du Festival Opus Amadeus.

Nous avons peu à peu découvert d'autres lieux d'Istanbul, dont les églises, lieu où est née la musique classique en Europe. Et ces églises ont commencé à nous ouvrir leurs portes lorsqu'elles ont constaté que ces programmes s'inscrivent dans leur propre culture. Nous nous attachons toujours à découvrir de nouveaux lieux.

À quel public vous adressez-vous ?

Aux mélomanes en général, mais nous avons constaté un regain d'intérêt de la part des jeunes.

Aux mois de novembre et décembre, nous avons organisé un festival d'orgue, le Festival international d'Orgue Opus Amadeus. Y ont participé trois excellents organistes d'Italie, de France et de Hongrie. L'organiste français, malgré son jeune âge, avait déjà donné trois concerts à Notre-Dame de Paris. Ce fut le premier festival d'orgue de la République de Turquie.

Il s'est alors produit un phénomène très intéressant : le festival a suscité un vif intérêt des étudiants du Robert College et de l'Université du Bosphore. Ces jeunes ont, d'une certaine manière, découvert le caractère très spécifique de ce festival, de ces œuvres qui ne pourront jamais être écoutées ailleurs en Turquie ; ils ont intellectuellement saisi le concept et ont d'emblée manifesté leur grand intérêt.

Comme l'a dit très justement Idil Biret : « Je vais vous former au piano, mais vous, pouvez-vous me former un auditeur de concert ? » C'est très important ! À Istanbul, il y a un public mélomane, mais il n'évolue pas beaucoup. Ce sont plutôt les formations musicales, les salles de concert et la concurrence qui sont en mouvement. Bref, le gâteau se divise. Si nous parvenons à former des auditeurs de concert, tout le monde en tirera profit et s'en félicitera. Nous avons réussi à susciter l'intérêt de ces jeunes, j'espère qu'ils iront à d'autres concerts de musique classique à Istanbul, et que cela va générer un nouveau public. Sinon, notre avenir s'annonce difficile.

* Propos recueillis par Mireille Sadège



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

47^e Festival de musique d'Istanbul

Organisée par la Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (İKSV), la 47^e édition du festival, qui rendra hommage à Ludwig van Beethoven, se tiendra du 11 au 30 juin 2019.

47. İSTANBUL MÜZİK FESTİVALİ

VAR OLMA NIN AY DİN Lİ Ğİ

Le Prix littéraire NDS 2019 est décerné à l'écrivain Ömer F. Oyal et la Mention du Prix est attribuée à l'écrivain Mevsim Yenice



La onzième édition de la cérémonie de remise du Prix littéraire Notre-Dame de Sion (NDS) a eu lieu, comme tous les ans, au Palais de France, le mardi 7 mai en présence de M. Bertrand Buchwalter et de Mme Nathalie Marti, Consuls généraux de France et de Suisse à Istanbul, mais aussi de M. Éric Soulier, Conseiller de coopération et d'action culturelle de France en Turquie, de M. Matthieu Bardiaux, Directeur de l'Institut français à Istanbul, de M. Yann de Lansalut, directeur du lycée NDS, de Mme Suzan Sevgi, la directrice adjointe, des lauréats, de Mme Lale Murtezoğlu, Présidente des Anciens NDS, et de très nombreux invités.



La onzième édition de la cérémonie de remise du Prix littéraire Notre-Dame de Sion (NDS) a eu lieu, comme tous les ans, au Palais de France, le mardi 7 mai en présence de M. Bertrand Buchwalter et de Mme Nathalie Marti, Consuls généraux de France et de Suisse à Istanbul, mais aussi de M. Éric Soulier, Conseiller de coopération et d'action culturelle de France en Turquie, de M. Matthieu Bardiaux, Directeur de l'Institut français à Istanbul, de M. Yann de Lansalut, directeur du lycée NDS, de Mme Suzan Sevgi, la directrice adjointe, des lauréats, de Mme Lale Murtezoğlu, Présidente des Anciens NDS, et de très nombreux invités.

Organisé par le lycée français Notre-Dame de Sion ainsi que son association des Anciens, le Prix littéraire NDS est attribué, chaque année et successivement, à une œuvre écrite en turc puis à une œuvre en français et traduite en turc. Le Jury est composé des diplômés du lycée. La Présidente du Jury, Mme Tomris Alpay, rend ainsi hommage au lauréat du Prix littéraire NDS, Ömer Oyal :

« Ömer Faruk Oyal, tout en nous offrant le récit d'une période de 43 ans marquant le passage de l'Empire ottoman en déclin à la jeune République par l'intermédiaire d'un narrateur hors du commun

dans son roman intitulé "Zaman Lekeleri" (publié aux éditions Yapı Kredi), examine en profondeur les multiples facettes de l'héritage d'hier. Ömer Oyal nous invite à un voyage historique entre l'Occident et l'Orient. L'auteur nous transporte dans l'aventure des wagons fabriqués pour la ligne ferroviaire vers Bagdad et qui relie, au début des années 1900, le territoire anatolien en passant par l'Europe. Dans cet ouvrage, le narrateur n'est autre que le wagon n° 11. Celui-ci fut le témoin du déclin de l'Empire ottoman et de la naissance de la République lors du trajet Adana-Istanbul réalisé en

1943. L'auteur a examiné avec minutie les classes sociales, les conditions de vie au sein de la société, les relations entre les femmes et les hommes, mais aussi les rapports familiaux sur une période de 43 ans. Le roman d'Ömer Oyal ne pouvait que nous séduire par son originalité, sa conception soignée ainsi que son témoignage sur l'héritage du passé. »

Cette année le jury a également décerné une Mention du Prix littéraire NDS à Mevsim Yenice pour son recueil de nouvelles intitulé « Tekme Tokatlı Şehir Rehberi ». À ce sujet, Mme Alpay déclare : « En tant que jeune écrivain avant-gardiste, Mevsim Yenice nous propose une fiction tissée avec raffinement dès la



première nouvelle, tandis que le mouvement, le son et la couleur nous conduisent dès les premières lignes vers la conclusion. Tout en parlant avec aisance de la douleur qui frappe chacun d'entre nous, Mevsim Yenice laisse ses protagonistes à leurs réflexions pour que ces derniers puissent élever leur voix intérieure, et ce avec subtilité. À travers les regards de ceux qui voient le monde différemment, son humour noir, dominé par l'ironie, apporte un nouveau souffle à son œuvre. Chère Mevsim Yenice, tu as doté notre littérature d'une nouvelle couleur. Nous te félicitons et te souhaitons beaucoup de succès pour tes projets ».



Lors de son discours, le Consul général de France à Istanbul, Bertrand Buchwalter, a souligné l'importance du Prix et sa contribution aux liens franco-turcs :

« C'est un plaisir parce que c'est toujours l'occasion pour moi de saluer la place si particulière qu'occupe Notre-Dame de Sion non seulement dans la relation franco-turque, mais aussi dans la vie culturelle d'Istanbul. Un plaisir aussi parce que, ce soir, nous célébrons tous ensemble la littérature, grâce à cette belle idée que vous avez eue, il y a déjà dix ans, de créer un Jury composé d'anciens élèves du lycée (une vraie variante turque du prix "Femina" !) pour distinguer chaque année alternativement un écrivain d'expression française traduit en turc puis un écrivain turc. Et cela fait onze ans que cette cérémonie se tient au Palais de France dans ce lieu emblématique de l'amitié entre nos deux pays !



Le palmarès que vous avez établi au fil des onze éditions du Prix, très chers membres du Jury, est à cet égard tout à fait éblouissant et je veux rendre hommage à votre grande sensibilité et à la justesse de votre jugement ! »

Le lauréat Ömer F. Oyal, faisant référence au titre de son roman, est revenu dans son discours sur la notion du temps : « Nous, c'est-à-dire ceux qui vivent en Turquie, sommes géographiquement très bien placés pour pouvoir toucher à de multiples époques et temps différents. Cela peut parfois nous conduire à la lassitude, car bien que nous puissions toucher à des époques distantes et à de multiples cultures, nous avons le sentiment que rien ne change. Nous refusons évidemment d'accepter cela : tant de choses ne peuvent avoir subsisté



sans avoir changé ! En fin de compte, le changement existe en tant que réalité et le temps s'écoule continuellement comme une rivière. Mais, nous ne pouvons malheureusement pas échapper au sentiment de l'immuabilité et, à la différence d'un autre grand écrivain, nous insistons pour nous baigner dans les mêmes eaux. Ce qui nous reste à faire alors est d'observer les impressions ».

L'écrivain Mevsim Yenice qui a remporté la Mention du Prix littéraire NDS 2019 a déclaré : « Écrire est un acte solitaire. Alors lorsqu'on vous encourage de temps en temps en vous chuchotant "je te comprends" cela vous fait sentir que vous n'êtes pas seul et vous donne une forte motivation... Pour cette raison, je remercie sincèrement les membres du Jury qui m'ont encouragée en me décernant ce merveilleux prix pour mon premier livre ».

Enfin, M. Yann de Lansalut a tenu à remercier son Excellence M. Charles Fries, Ambassadeur de France, d'avoir accepté de placer une fois encore la cérémonie sous son haut patronage et d'offrir, dans la continuité de ses prédécesseurs, le cadre prestigieux du Palais de France. Il a poursuivi en déclarant : « Vous nous permettrez de remercier également Monsieur Bertrand Buchwalter, Consul général de France à Istanbul, de remercier la Présidente du Jury, Madame Tomris Alpay, ainsi que l'ensemble des jurés qui ont accepté cette charge et ce travail de lecture, d'analyse, de critiques et de confrontations en séances mensuelles. De les remercier tout particulièrement ce soir pour leurs travaux d'écriture et d'avoir accepté d'écrire, pour vous offrir, chers amis, un recueil de nouvelles intitulé NDS'CEYAZILAR à l'occasion des dix ans du Prix littéraire, recueil publié aux éditions Bizim Avrupa Yayınları ».

La cérémonie s'est poursuivie par un cocktail dans les jardins du Palais.

Le Jury du Prix littéraire NDS :

Tomris Alpay (Présidente)
Yazgülü Aldoğan, Liz Behmoaras, Emel Kefeli, Arzu Öztürkmen, Mayda Saris, Zeynep Sabuncu, Özlem Yüzak, Mine Haksal





Mine Çerçi

Le théâtre privé à Istanbul (1)

Je suis rentrée en Turquie en 2012, après sept ans de pratique et d'études théâtrales en France. J'étais impatiente d'y créer et d'y travailler, car à cette époque il y avait un milieu à Istanbul qui était assez excitant pour une jeune créatrice de théâtre. Plusieurs compagnies de théâtre avaient été fondées et différents espaces avaient été transformés en salles de théâtre : un garage, une ancienne boulangerie de matsa (endroit où l'on fabrique le pain non levé des juifs ; on l'appelle en turc *hamursuz firmi*, ce que l'on pourrait traduire comme « le four du pain levé »), un appartement dans un bâtiment sur l'avenue İstiklal, dans le quartier de Beyoğlu, mais aussi un atelier d'imprimerie au cœur de Karaköy. L'économie turque n'était pas encore en crise, les citoyens pouvaient dépenser – presque sans compter – pour la culture. Le public était donc assez important et varié. En ce qui me concerne, c'était surtout la curiosité des jeunes comédiens et l'enthousiasme du public stambouliote qui ont suscité mon intérêt.

Cependant, cette atmosphère inspirante et effervescente s'est transformée en sept ans ; une mutation qui s'est accélérée avec la crise économique, politique et sociale. Les petites salles de théâtre et différents espaces alternatifs ont fermé leurs portes. Il se trouve que ces salles n'étaient pas rentables, et ce même si elles étaient ouvertes tous les jours et affichaient « complet », les dépenses étant toujours supérieures aux entrées d'argent en raison d'une trop faible capacité des salles. Si un théâtre voulait faire des bénéfices, il devait donc augmenter la capacité de la salle. Les impôts, la chute du pouvoir d'achat et l'absence de politique culturelle des théâtres ont donc joué un grand rôle dans la transformation de l'atmosphère créatrice depuis 2012.

Entre-temps, j'ai aussi constaté que les théâtres privés d'Istanbul, à part quelques exceptions, n'avaient pas de véritable politique culturelle ni même une stratégie pour la relation avec le public, ce qui fut on ne peut plus dommageable. Je me souviens par exemple de plusieurs troupes de danse ou des chorégraphes qui, à mon retour à Istanbul, ont disparu du fait, probablement, de l'absence d'un public. En réalité, nombre de danseurs et chorégraphes ne se sont jamais préoccupés de créer ou de découvrir de nouveaux publics. Pour ceux qui s'en sont inquiétés, ils n'ont pas su investir dans le développement et le renforcement des liens avec leur public. Or, dans un monde où l'art est de plus en plus perçu comme un acte non sensé et inutile, et dans un contexte où l'État abandonne peu à peu ce domaine d'expression, nous sommes obligés de prendre nos responsabilités pour attirer de nouveaux publics.



Sirma Parman

Koons est devenu l'artiste vivant le plus cher au monde à l'occasion de la vente d'après-guerre et d'art contemporain de Christie's New York, *Rabbit* (1986) ayant été vendu pour 91 millions de dollars. Détrônant le tableau *Portrait of an Artist (Pool with Two Figures)* (1972) de David Hockney, ce lapin d'argent a été acheté par le marchand d'art Robert Mnuchin. Si vous n'avez jamais entendu parler de Jeff Koons, je me permets de vous demander : où étiez-vous ? Il est l'un des artistes contemporains américains les plus controversés, mais aussi l'un des plus célèbres et des plus iconiques de notre époque. Koons joue avec des idées liées au goût, au plaisir, à la publicité et à la célébrité. Ses peintures et sculptures empruntent largement différentes techniques et différents styles de l'histoire de l'art. « *J'ai toujours aimé le surréalisme, le dadaïsme et la pop, alors je ne fais que suivre mes intérêts et me concentrer sur eux* », explique l'artiste qui adopte un style kitsch néo-pop. Les animaux en ballons de Jeff Koons font partie de ses œuvres les plus connues (*Rabbit*, *Balloon Dogs*, *Tulips*). Avec une surface de glissement en acier inox et une finition miroir, les œuvres reflètent un jeu d'enfance ainsi que la culture superficielle du jetable, sous une forme substantielle et définitive.

Le lapin de Jeff Koons vendu à un prix record pour un artiste vivant

En réalité, ce lapin d'argent est une œuvre contemporaine très importante. Il constitue la clé qui permet de comprendre l'art de Koons, mais aussi le pouvoir transformateur de l'objet artistique dans le monde moderne. Pour le comprendre, il faut examiner les œuvres précédentes de l'artiste. Au début de sa carrière, inspiré par Duchamp, Koons utilisait des objets du quotidien — y compris un lapin. Après les avoir posés sur un petit miroir et devant un second miroir, il proclamait le résultat comme de « l'art ». Ces œuvres ressemblaient à une énorme installation et il y avait des objets phonématiques partout. En 1986, quand Koons a participé à une exposition collective dans une galerie d'art de New York avec *Rabbit*, le pouvoir esthétique du lapin était explicite. Kirk Varnedoe, l'ancien conservateur du MoMA, a déclaré plus tard : « *Dans mon expérience artistique à New York, il n'y a eu que peu d'occasions où j'ai été frappé par un objet immédiatement* ».

Le 26^{ème} Festival de Jazz d'Istanbul
Organisée par l'İKSV, la 26^{ème} édition du Festival de Jazz d'Istanbul accueillera des maîtres et de nouvelles découvertes du monde du jazz, ainsi que des stars de la musique contemporaine. Cette année, entre le 29 juin et le 18 juillet, nous écouterons en majorité de jeunes



musiciens. Autre très bonne nouvelle : l'un des événements les plus appréciés du Festival, le *Jazz Boat*, revient à la demande des amateurs du Festival. Dimanche 14 juillet, le Bosphore vibrera de musique, tandis que l'atmosphère émouvante d'Istanbul se mélangera avec des mélodies.

Le concert auquel je suis vraiment impatient d'assister est celui de Bill Charlap Trio. Pianiste reconnu du jazz contemporain, celui qui a partagé la scène avec des maîtres du jazz comme Phil Woods et Wynton Marsalis montera sur la scène de Zorlu PSM. Composé de Bill Charlap, du contrebassiste Peter Washington et du batteur Kenny Washington, le Bill Charlap Trio fait sans aucun doute partie des groupes de jazz les plus impressionnants.

Agenda culturel

Juin 2019

Exposition : La saga de Zora

Le 15 juin, de 11 h à 17 h 30
Institut français à Istanbul

Dans le cadre de la « Journée festive », découvrez les illustrations de Christine Duquenne. C'est en sa présence que vous découvrirez la vision d'un enfant saisie au travers de promenades entre sinit et chocolat, ou Istanbul et Bruxelles, ses mères patries. Sa vraie mère, on l'entend rigoler lorsqu'elle arrête le temps pour capturer ce que ses enfants ont de plus décalé. Et c'est pourtant le même monde que nous contemplons... Zora traverse les cultures plus faci-

lement que nous, sans s'en apercevoir, et s'arme de loups et de princesses pour conquérir glaces et robes, en attendant son prince Baba. C'est un genre d'ode au quotidien, à l'expatriation, à la famille qui révèle tout le pouvoir qu'ont les enfants sur leurs parents, de la ruse à la poésie.

Spectacle : « Jonglerie champêtre », Vincent de Lavenère

Le 15 juin, à 16 h
Institut français à Istanbul

La « Journée festive » de l'Institut français d'Istanbul vous réserve de nom-

breuses surprises dont le spectacle d'un jongleur hors norme qui nous embarque dans son univers où la virtuosité, la poésie et la musique sont les mots d'ordre !



Exposition : Ara Güler est à Paris

Jusqu'au 15 juin,
Galerie Polka, Paris



Organisée par la Présidence de la République de Turquie en collaboration avec le Musée Ara Güler ainsi que le Centre de Recherche et d'Archive Ara Güler, l'exposition itinérante en l'honneur du photographe turc se rend dans la capitale française. Vous pourrez découvrir et admirer lors de cette rétrospective les photos d'Istanbul d'Ara Güler ainsi que des photos de paysages anatoliens et des portraits de grands noms de l'art qui ont posé pour lui.



*Kabus: cauchemars en turc